

## Francophonies d'Amérique

### Amérique française et « microhistoire globale » : la famille Rozier dans le Kentucky et le Missouri, 1806-1860

Tangi Villerbu

---

Les Pays d'en haut : lieux, cultures, imaginaires  
Number 40-41, Fall 2015, Spring 2016

URI: [id.erudit.org/iderudit/1043700ar](http://id.erudit.org/iderudit/1043700ar)  
<https://doi.org/10.7202/1043700ar>

[See table of contents](#)

---

#### Article abstract

*Ferdinand Rozier has been raised in a merchant family in Nantes, but he migrated to the United States in 1806. After some years on the East Coast and Kentucky, in 1811 he settled in Ste. Genevieve, Missouri, and married a Creole, Constance Roy. This article scrutinizes his life and the lives of his children and through a microhistorical approach that sheds light on global phenomena and more precisely the two concepts of French America and community. Rozier is imagined here as a part of large networks and multiple identities, and he could have invented his own life using all of them.*

#### Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (print)  
1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Villerbu, T. (2015). Amérique française et « microhistoire globale » : la famille Rozier dans le Kentucky et le Missouri, 1806-1860. *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 113-132. <https://doi.org/10.7202/1043700ar>

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

---



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Amérique française et « microhistoire globale » : la famille Rozier dans le Kentucky et le Missouri, 1806-1860

**Tangi Villerbu**

Université de La Rochelle  
Centre de recherches en histoire internationale  
et atlantique (EA 1163)

**S**UFFIT-IL QU'IL Y AIT DES FRANCOPHONES en Amérique du Nord pour évoquer une Amérique française ? La question peut paraître iconoclaste, mais elle est en fait centrale : l'historien peut constater des flux, une présence, mais peut-il plaquer un concept tel que celui d'« Amérique française » sur la réalité ? Il faut lutter contre une tendance simplificatrice qui consisterait à englober dans un même monde, dans une même sphère culturelle consciente d'elle-même, des individus et des familles éclatées sur l'ensemble du continent. Et, dans le même mouvement, il faut veiller à ce que peut être réellement une « Amérique française ». Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le Kentucky ou le Missouri, personne ne la nomme ainsi, personne ne construit intellectuellement ce qu'elle pourrait être. Pour autant, si l'on considère que, sous ce concept, on place des réseaux de solidarité, des alliances matrimoniales, des relations marchandes qui s'appuient sur le fait francophone et sur des formes maintenues de mobilités croisées, atlantiques et continentales, on trouverait dans ces deux États de quoi non pas montrer, mais au moins discuter l'existence de cette fameuse Amérique, et ce, en mettant l'accent sur deux aspects fondamentaux. Il s'agit d'abord de lier des fils familiaux en scrutant de quelle manière ils peuvent former un tissu « Amérique française », donc de se pencher avant tout sur des récits de vie qu'il faut croiser entre eux afin d'interroger la notion de communauté, de mettre en évidence la présence ou l'absence de solidarités et de réseaux qui feraient communauté, et de comprendre quels sont les facteurs, emboîtés et évolutifs, qui les généreraient. Il faut ensuite se défier de toute téléologie, de toute linéarité du récit et de toute évidence communautaire : chaque individu est libre de vouloir échapper à ces fausses évidences et peut construire son itinéraire de vie dans une complexité qui, parfois, défie l'analyse, faite d'allers-retours et de fausses pistes qui remettent en question toutes les typologies construites par les sciences sociales.

C'est une ébauche de ce type que je présente ici. En prenant comme point d'observation la famille fondée par Ferdinand Rozier et Constance Roy au début du XIX<sup>e</sup> siècle et en resserrant et desserrant alternativement la focale, en jouant donc avec les échelles (Revel, 1996), je voudrais à la fois révéler la présence continue d'une francophonie dynamique dans les vallées de l'Ohio et du moyen Mississippi jusqu'à la guerre de Sécession et, en même temps, en interroger les ressorts et y tester la pertinence du concept d'Amérique française. Ferdinand Rozier, fils d'un négociant nantais, a été envoyé par son père aux États-Unis, en 1806, pour y développer les affaires familiales, comme tête de pont d'un réseau atlantique. Les affaires menées sur la côte Est n'étant pas assez brillantes, Rozier et son associé, Jean-Jacques Audubon, s'installent dans le Kentucky jusqu'à ce qu'ils continuent leur route vers Sainte-Geneviève, dans ce qui devient en 1820 le Missouri. Audubon et Rozier se séparent en 1811, le second faisant souche localement en épousant une créole, Constance Roy; il devient un notable, ce que seront également ses fils pendant des décennies. En 1823, il accueille son neveu Firmin Desloges et en fait son partenaire commercial. Desloges connaît également une belle réussite professionnelle et fait le choix d'épouser une Anglo-Américaine.

Les historiens ont récemment entr'aperçu la petite communauté francophone de Louisville du fait de ses liens avec la colonie de la Vigne et de l'Olivier en Alabama (Blaufarb, 2005; Saugera, 2011)<sup>1</sup>. Mais ils la laissent à la marge alors qu'elle doit être considérée à l'intérieur de plusieurs cercles concentriques ou, mieux, d'un emboîtement de réseaux multiscalaires. Il faut l'envisager dans son contexte régional et la lier à la moyenne vallée du Missouri (l'ancien pays des Illinois, où la communauté française est au XIX<sup>e</sup> siècle presque inconnue des historiens) d'abord, puis la situer dans un contexte continental pour en saisir le fonctionnement entre les Grandes Plaines pourvoyeuses de richesses commercialisables, la vallée du Saint-Laurent, les ports de la côte Est comme La Nouvelle-Orléans et, enfin, dans l'Atlantique, vaste marché, mais aussi producteur de flux migratoires entre Saint-Domingue, qui fournit de nombreux réfugiés, ou la France, qui envoie toujours ses fils et ses filles outre-mer.

Ces mouvements migratoires sont encore peu connus, difficiles à cerner du fait de l'absence de statistiques et obscurcis par l'accent mis

---

<sup>1</sup> Une étude ancienne, apparentée à de l'érudition locale, ne mentionne aucune source (Dupre, 1941).

souvent à tort sur les seuls motifs politiques des mobilités dans un âge des révolutions qui reste aussi, pourtant, un âge du commerce (Sanfilippo, 2012). Or il me semble que pour penser ce monde en mouvement, ces vastes horizons reliés entre eux, l'histoire de Ferdinand Rozier est un excellent outil. Emma Rothschild affirmait que la microhistoire, en analysant les relations à l'échelle des individus, devait désormais permettre de connecter les échelles narratives, le micro et le macro, et donc de pratiquer une histoire globale (2011 : 7). Cette « microhistoire globale », définie par Tonio Andrade (2011), part du principe que la complexité des liens ne se lit jamais mieux que dans les destins individuels, dont l'exceptionnalité révèle des formes de normalité *a priori* impensées par les historiens ; mais à la condition de ne pas renoncer à l'analyse au profit d'une séduction de la narration : tout littéraire qu'il soit, et qu'il doit rester, le récit historique doit être analytique, ne pas se limiter en l'occurrence au constat de vies éclatées, marquées par des logiques globalisées, mais bien dévoiler les tensions entre les logiques sociales et les individus qui les portent, les forment, y adhèrent ou tentent d'y échapper. En somme, il doit réconcilier les modèles (qui peuvent écraser le social en tentant de l'expliquer) et les logiques individuelles (qui peuvent obscurcir le social en l'atomisant)<sup>2</sup>. C'est le pari de l'analyse menée dans les pages qui suivent.

### De Nantes à la vallée de l'Ohio

Ferdinand Rozier est né en 1777, à Nantes, dans une famille dont deux caractéristiques sont ici fondamentales : la mobilité et l'implication dans le commerce atlantique<sup>3</sup>. Les Rozier sont en effet, comme beaucoup de familles du négoce nantais, venus dans la ville pour y faire des affaires. La branche principale a ses origines à Orléans et ne prend pied en Basse-Loire qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle s'allie alors à d'autres familles au profil similaire, venues du littoral poitevin (vendéen à partir de 1791), de Bordeaux ou de Saumur. Ces familles ont l'habitude de la mobilité : une de leurs branches s'installe à Nantes ; d'autres, plus tard, peuvent quitter la ville pour de nouveaux horizons, en fonction des impératifs du commerce, des marchés en crise ou de ceux qu'il faut ouvrir. Parmi ces

<sup>2</sup> La bibliographie sur la microhistoire est immense, voir plus précisément ici Francesca Trivellato (2011) ou Naomi R. Lamoreaux (2006).

<sup>3</sup> Pour des éclaircissements sur la famille Rozier, voir Tangi Villerbu (2016).

marchés, le plus important (pas forcément le plus lucratif, les historiens débattent encore du sujet) à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour les Nantais comme pour l'ensemble des négociants portuaires français, est bien l'ensemble qui lie à la façade atlantique française l'Afrique pourvoyeuse d'esclaves et les Antilles – Saint-Domingue au premier chef – fournisseuses du sucre produit par les esclaves. Les Rozier, là encore, appartiennent à un groupe bien défini : ils prennent part à la traite négrière, importent du sucre et sont apparentés à des planteurs de Saint-Domingue.

Il n'y a donc rien d'exceptionnel en soi à retrouver Ferdinand Rozier aux États-Unis en 1806, où il est à la fois porteur d'une tradition migrante et tête de pont d'un réseau marchand. Il y vient pour travailler, de concert avec Jean-Jacques Audubon, à la mise en valeur du supposé filon plombifère de Mill Grove, en Pennsylvanie, terre qu'avait acquise Jean Audubon (le père de Jean-Jacques), après quelques années à Saint-Domingue. Installé à Nantes, Audubon père s'était lié avec François Rozier, le père de Ferdinand, qui possédait le capital nécessaire au lancement de l'affaire, et les deux hommes avaient décidé d'associer leurs fils respectifs et de les envoyer en Pennsylvanie. Il s'agit en fait d'un schéma très fréquent chez les négociants français, bien que moins en vogue à Nantes qu'à Bordeaux (Marzagalli, 2015)<sup>4</sup>, de réorientation du commerce atlantique, de Saint-Domingue, qui a connu la révolution, vers les États-Unis, nouveau grand partenaire commercial. Sur la côte Est, les deux héritiers fréquentent les réseaux français : François Dacosta (issu de la branche nantaise d'une famille d'origine juive livournaise convertie au catholicisme et arrivé de la Basse-Loire à Saint-Domingue (Meyer, 1958)), à Mill Grove, puis Lawrence Huron lorsqu'après quelques mois Mill Grove est abandonné au profit d'affaires plus classiques à Philadelphie. Huron est un marchand nantais installé à Philadelphie depuis la guerre d'Indépendance et dont l'expérience est utile<sup>5</sup>. Rozier s'inscrit donc avec Audubon dans un réseau atlantique français bien implanté, tout en ne refusant pas l'association avec les élites locales, les Bakewell notamment, dans le cadre de ce commerce franco-américain florissant.

---

<sup>4</sup> Le cas nantais est traité dans Olivier Pétré-Grenouilleau (1996).

<sup>5</sup> Journal de John Adams, 30 juin 1785, sur le site Web Founders Online, The Adams Papers, Série Adams-03, [<http://founders.archives.gov/documents/Adams/03-01-02-0007-0008-0011>] (11 août 2015). Manuel Covo cite la firme Huron et Belzons en 1784 (2013 : 894).



FIGURE 1 – Ferdinand Rozier vers le Missouri, 1806-1811.

Conception T. Villerbu. Réalisation : P. Brunello, CTIG FLASH Université de La Rochelle, 2017.

En septembre 1807, Rozier, toujours associé à Audubon, part vers l'Ouest, au-delà des Appalaches, pour ce qui a l'air d'être une rupture dans son parcours de vie. Rien n'est moins sûr, toutefois, car ce départ a sans doute été influencé par la lecture d'une brochure promotionnelle, *An Address to the citizens of Philadelphia, on the great advantages which arise from the trade of the western country to the State of Pennsylvania at large, and to the City of Philadelphia in particular*, parue en 1806. Or ses auteurs, qui en appellent au développement du commerce dans la vallée de l'Ohio, sont des Français, Jacques/James Berthoud et les deux frères Tarascon, Louis et Jean Antoine<sup>6</sup>. Louis Tarascon est arrivé de Marseille

<sup>6</sup> Sur les Tarascon, voir la thèse en cours de Marcel Deperne, « La belle rivière et le grand fleuve dans l'espace atlantique. Migrations commerciales francophones entre Pittsburg et Louisville (1789-1848) », Université de La Rochelle. Le journal de l'exploration commerciale des vallées de l'Ohio et du Mississippi par Berthoud et Brugière est d'une grande richesse : « Tarascon, Louis, Journal, 1799 », Filson Historical Society (ci-après FHS), Mss AT177.

en 1794 et a envoyé James Berthoud et Charles Brugière descendre l'Ohio et le Mississippi en 1799 pour y découvrir le meilleur emplacement en vue de développer un grand commerce à l'échelle continentale<sup>7</sup>. Ils ont alors fondé Shippingport, proche de Louisville, dans le Kentucky.

C'est à Louisville que Rozier et Audubon se fixent. Les sources sont à ce propos asymétriques. Alors que la courte période pennsylvanienne est relativement bien documentée, les années kentuckiennes souffrent de lacunes archivistiques patentées : l'activité personnelle d'Audubon, et notamment son penchant pour le dessin naturaliste qui le transformera en la célébrité étatsunienne John James Audubon, est bien attestée par le principal intéressé<sup>8</sup>, mais l'activité commerciale des deux associés – et de plus en plus de Rozier seul du fait de la passion de son acolyte – reste délicate à cerner. Trois factures de 1810 permettent d'observer les deux Français vendre toutes sortes de tissus au marchand Norborne Beall, qui leur fournit pour sa part du whisky<sup>9</sup>. Beall est par ailleurs en lien avec les Berthoud<sup>10</sup>, et c'est à Nicolas Berthoud, le fils de James, qu'en 1819 Audubon vend la terre qu'il lui reste à Shippingport<sup>11</sup>.

L'essentiel réside dès lors dans la saisie d'un milieu, celui auquel s'agrègent Rozier et Audubon. La vallée de l'Ohio est une vieille terre d'expansion du colonialisme français et la perte de l'empire nord-américain en 1763 ne signifie pas la fin de l'intérêt des Français pour la région. Deux marchands s'y distinguent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Barthélémy Tardiveau est de surcroît un Nantais qui, comme Huron, a choisi de faire affaire directement aux États-Unis pendant la guerre d'Indépendance. Mais il n'est pas resté sur la côte Est, préférant expérimenter l'Ouest, lui aussi, en y anticipant de grands courants d'échange : en 1789, depuis Danville, il rêve de coton, de relations entre les marchands de Rouen et le Kentucky, qui passeraient par la vallée du Mississippi. En attendant que la navigation sur le fleuve soit libérée – les Espagnols font barrage jusqu'en 1795 –, il importe au Kentucky des biens de l'Est (Rice,

---

<sup>7</sup> Le rapport de l'expédition est conservé à la FHS, Mss A T177, « Tarascon Louis, Journal, 1799 ».

<sup>8</sup> Voir, à ce sujet, les principales biographies d'Audubon : Herrick (1917), Ford (1964), Rhodes (2004) et Nobles (2017).

<sup>9</sup> FHS, Mss A B365, Beall Booth Family Papers, folder 107, Norborne Beall papers. Business records: accounts, 1807-1810, factures de 1810.

<sup>10</sup> *Ibid.*, folder 52, lettre de James Berthoud à Norborne Beall, 7 septembre 1815.

<sup>11</sup> FHS, Mss A T742, John James Audubon Papers, folder 165, vente du 13 février 1819.

1938)<sup>12</sup>. Michel Lacassagne possède un profil similaire, mais ses origines sont inconnues (son association avec John Holker laisse penser que les affaires liées à la guerre d'Indépendance sont pour quelque chose dans sa migration) et, contrairement au très mobile Tardiveau, il demeure à Louisville du début des années 1780 jusqu'à son décès en 1797, y accumulant une belle fortune (Pangburn, 1985 ; Yater, 2001)<sup>13</sup>. Il faut d'abord retenir que lorsque Rozier et Audubon s'établissent à Louisville, ils n'innovent pas, mais ensuite que des questions subsistent sur le caractère francophone de leurs réseaux. Des indices conduisent dans plusieurs directions : Tardiveau comme Lacassagne animent l'Atlantique français, de Nantes et de Rouen aux vallées du Mississippi et de l'Ohio, et le premier est même un agent de la cause « française » dans la région, quand il défend, contre l'Ordonnance du Nord-Ouest, le droit des habitants de posséder des esclaves et quand il veut organiser l'arrivée d'émigrés fuyant la Révolution (Salafia, 2013 : 34 et 39 ; Din, 2009 : 283). Mais Lacassagne, qui semble attaché au village francophone de Vincennes, en Indiana, vit en même temps avec une Anglo-Américaine, Sally Christian, et ne semble donc pas avoir recherché un mariage communautaire.

La génération suivante pose les mêmes problèmes, même en centrant le récit sur la francophonie de Louisville et non sur celle qui se développe au même moment dans le cœur de l'État, autour de Lexington (Deperne, 2015) ou sur les réseaux ecclésiastiques mis en place par John Carroll depuis Baltimore, puis par le premier évêque de Bardstown, M<sup>gr</sup> Benoît-Joseph Flaget (Dichtl, 2008), car Rozier et Audubon semblent n'avoir bien connu que la stricte vallée de l'Ohio. C'est autour de l'établissement de Berthoud et des Tarascon que se cristallise ce qui semble parfois faire communauté au-delà d'une diversité certaine dans les causes de l'installation : des représentants de diasporas marchandes comme les Tarascon croisent des réfugiés de Saint-Domingue ou des migrants d'opportunité en quête d'une bonne fortune, en même temps qu'ils sont visités parfois par des prêtres qui joignent aux États-Unis l'idéal missionnaire et le rejet de la France révolutionnaire.

<sup>12</sup> Tardiveau a fondé une compagnie de commerce avec les États-Unis à Nantes, en juillet 1777 (voir Rouzeau, 1967 : 247). Ses rêves commerciaux : FHS, Mss C T Tardiveau, Barthélémy, Lettre de Barthélémy Tardiveau à St. John de Crèvecoeur, 25 août 1789 ; et son commerce dans Elizabeth A. Perkins (1991 : 490).

<sup>13</sup> Sur le réseau Holker, voir Richard Buel (1998).



Déterminer qui Rozier et Audubon fréquentent est impossible puisque les sources font défaut. Retenons quelques éléments structurels. D'abord pour signaler que si, à Lexington, l'« Athènes de l'Ouest », il est possible de faire valoir ce qui est perçu globalement comme une spécificité française, c'est-à-dire le rapport à l'art et à la culture (les Français peuvent toujours se placer comme professeurs de danse, par exemple), à Louisville et à Shippingport, les Français, ou du moins ceux qui ont su se rendre *a posteriori* visibles dans les archives, sont des marchands, et de ceux qui ont plutôt bien réussi. Nicolas Berthoud possède ainsi des biens d'une valeur de 1200 \$ lorsqu'il croise la route de Rozier, et Jean Tarascon, propriétaire à partir de 1808 de deux boutiques, de nombreux chevaux et de plusieurs attelages, voit ses biens estimés à 1500 \$ en 1808 et à 3350 \$ deux ans plus tard<sup>14</sup>. Jean Colmesnil, ancien colon de Saint-Domingue qui arrive en 1811, n'est pas en reste, pas plus que Joseph Barbaroux et Henri et Louis Martin-Picquet, tous issus des réseaux marchands marseillais et pour lesquels Philadelphie représente une étape essentielle sur la route de Louisville<sup>15</sup>. Cette richesse suppose une parfaite adéquation à la société d'accueil et notamment à sa structure esclavagiste : Jean Tarascon se distingue avec ses vingt esclaves en 1810, mais chaque foyer en dispose, même en plus petit nombre<sup>16</sup>.

Aborder la foi de ces familles peut être utile pour en tracer un portrait « communautaire ». L'historien dispose de peu d'indices, la seule voix audible étant celle de l'évêque Benoît-Joseph Flaget, qui a ses habitudes dans le cercle des Tarascon lorsqu'il passe par Louisville. Il est sévère à leur sujet, que ce soit en 1814 – « point de religion dans les maîtres de la maison<sup>17</sup> » –, en 1816 – « Ô mon Dieu comme ces gens du monde ont des idées singulières sur leur future destinée ! Comme ils sont absorbés dans des affaires de néant et comme ils font peu de

---

<sup>14</sup> Kentucky Historical Society (ci-après KHS), Comté de Jefferson, MIC 6122, Tax records, 1808 et 1810.

<sup>15</sup> FHS, Mss A B229, Barbaroux Family Papers. Les abondantes archives familiales permettent une reconstitution approximative des itinéraires des Barbaroux et des Martin-Picquet.

<sup>16</sup> KHS, Comté de Jefferson, MIC 6122, Tax records, 1807-1817.

<sup>17</sup> Archdiocese of Louisville Records, journal de M<sup>gr</sup> Benoît-Joseph Flaget, cahier de 1814, 4 décembre.

cas des choses éternelles<sup>18</sup>? » – ou après le décès de madame Tarascon, le 30 décembre 1820 – « avec elle presque plus de religion à trouver dans cette famille<sup>19</sup> ». Voilà donc des marchands qui paraissent peu portés sur la chose religieuse et un catholicisme déjà au féminin. Pourtant, tout ancrage n'est pas oublié : Naninne et Joséphine Tarascon, filles de Louis, sont admises le 20 avril 1821 comme élèves des Sœurs de la charité de Nazareth, comme le seront, en 1833 puis en 1842, Lodiesha et Courtney Colmesnil<sup>20</sup>. C'est en soit une manière de continuer à faire communauté, bien que par ailleurs les établissements catholiques accueillent aussi de jeunes protestantes. Mais même si les religieuses accueillent nombre de pensionnaires francophones de l'ensemble du Sud et notamment de la Louisiane<sup>21</sup>, le destin des quatre filles Tarascon et Colmesnil est, au contraire, de quitter la communauté francophone et d'épouser des Américains anglophones (Edmund Taylor, Charles Wilson, H. M. McCarthy et William Murphy<sup>22</sup>), sans doute catholiques. Sachant que John de Colmesnil est certes né à Saint-Domingue, mais a épousé Sarah Courtney Taylor dans le Kentucky en 1809 (Rozier a-t-il assisté à la noce, en tant que Français de Louisville?), on peut se demander si la communauté française que l'on croit voir se dessiner n'est pas illusoire ou accidentelle et, en tout cas, si ce qui unit ces familles ressort bien du fait francophone ou plutôt d'autres formes de solidarité professionnelle et sociale (de grands marchands) ou régionale (Saint-Domingue, Marseille). Dans tous les cas, l'existence de ces francophones n'a pas retenu Rozier et Audubon, puisque, en 1810, ils s'établissent en aval, à Henderson, où ils sont bien les seuls à parler leur langue.

Pourtant, les deux hommes ne cessent de troubler l'historien. Les voilà en 1811 à Sainte-Geneviève, fondée autour de 1735, bastion de langue française de la vallée du Mississippi, au sud de Saint-Louis. Le

<sup>18</sup> Archives de la Maison des Chartreux (Lyon), journal de M<sup>re</sup> Benoît-Joseph Flaget, cahier 4, 10 octobre 1816.

<sup>19</sup> *Ibid.*, cahier 8, 8 janvier 1821.

<sup>20</sup> Archives des Sœurs de la charité de Nazareth (Sisters of the Charity of Nazareth), registre des élèves.

<sup>21</sup> *Ibid.* et *Annual examination, catalogue of student, award of premium, and commencement exercises*, brochures qui, à partir de 1857, spécifient les États d'origine des pensionnaires.

<sup>22</sup> Archives des Sœurs de la charité de Nazareth (Sisters of the Charity of Nazareth), registre des élèves.

parallèle avec les Tarascon ou les Berthoud est de nouveau frappant : dans le journal de l'expédition de 1799, les marchands francophones rencontrés ne sont jamais spécifiquement signalés et recherchés comme tels, semble-t-il, comme si l'argument n'avait aucune importance face au potentiel commercial des lieux. Rozier et Audubon ont fait de même, descendant l'Ohio, puis remontant le Mississippi, au fil des occasions, dont certaines étaient apportées par des réseaux francophones, d'autres pas. Mais à Sainte-Geneviève leurs routes se séparent, et implicitement sur une ligne de fracture peut-être communautaire : Audubon épouse Lucy Bakewell et ne voit que peu d'intérêt spécifique aux pôles francophones ; Rozier, lui, choisit de demeurer à Sainte-Geneviève et d'y prendre pour épouse Constance Roy, apparentée à la famille Vallé, la plus notable de la ville et une des plus anciennes<sup>23</sup>.

En fait, Audubon et Rozier choisissent tous deux l'enracinement en s'insérant dans les réseaux de parenté locaux. Mais les États-Unis offrent une large palette de réseaux : pendant qu'Audubon choisit le monde majoritaire anglo-américain, Rozier trouve sa voie au sein du monde créole, alors qu'une partie de l'ancien pays des Illinois, devenu espagnol puis américain en 1803, se transforme définitivement, en 1820, en État du Missouri. On peut tenter de détailler les cercles construits autour de lui par Rozier : celui dans lequel il s'intègre par son mariage et qu'il cherche à prolonger par ceux de ses enfants et celui, qui recoupe souvent le premier, de ses affaires ; mais il faudra ensuite se pencher sur ce que font de ces cercles lesdits enfants et, en même temps qu'eux, Firmin Desloges, le neveu que Ferdinand Rozier a accepté de prendre sous son aile en 1823. Car ceux-ci vont choisir une route qui met en question, une fois encore, l'évidence communautaire.

### **Les Rozier du Missouri**

Ferdinand Rozier écrit le 20 septembre 1814 à son frère François pour lui faire une sorte de rappel des événements depuis 1811, puisque plusieurs

---

<sup>23</sup> Sur les Vallé, voir Carl J. Ekberg (2002). Les Vallé et Sainte-Geneviève sont indissociables, ainsi que le montre Ekberg (1998 et 2014). La localité est moins connue par la suite, la seule monographie étant très peu éclairante : Bonnie Stepenoff (2006). Le district minier qui environne Sainte-Geneviève a été étudié par Walter A. Schroeder (2002). Dans tous les cas, la structure du peuplement francophone de la région et sa dynamique ne sont l'objet de l'attention d'aucun historien ; voir cependant Jay Gitlin (2009).

lettres semblent s'être perdues entre la vallée du Mississippi et celle de la Loire. Son mariage occupe une place de choix :

je t'ai donné frequemment des nouvelles de ma position, et surtout de mon mariage avec une créole de Ste Geneviève, son nom est Constance Roy, agé de 19 ans. tu ne scaurais te faire une idée quelle plaisir pour moi si j'avais pu recevoir l'approbation de ma mere ainsi que de nos chers parents avant l'époque désirée. mais j'ai anticipé d'avance leur consentement, et pris mon excuse par la longue distance et les contrariétés qui existent. j'ai trouvé dans ma presente Epouse une si grande conformité dans les traits de notre mere chérie, que je me plaisais a repaître mon imagination de ces qualités inestimables qui brillaient dans toutes ses actions avec notre défunt Père, dont je regrette toujours la perte, et qui nous a été si funeste. je t'avais annoncé que c'était le 19 août 1813 que j'avais unis mon sort à elle<sup>24</sup>.

Rozier manifeste ici un double attachement : à son passé, puisque c'est la figure aimée de sa mère qu'il veut retrouver dans sa jeune épouse, et à son présent francophone en choisissant Constance Roy, de seize ans sa cadette, deux ans après son arrivée à Sainte-Geneviève. Constance a la particularité d'être de la grande famille Vallé, *a priori* de manière assez lointaine puisqu'elle n'est que la petite-nièce de François Vallé, le fondateur de la lignée, mais la réalité du réseau commercial de Rozier prouve à quel point l'insertion dans le réseau Vallé est réelle. François est arrivé de la vallée du Saint-Laurent à Kaskaskia à la fin des années 1730, puis à Sainte-Geneviève en 1754. Le passage sous régime espagnol n'a pas nui à ses affaires, pas plus que le transfert de la Louisiane aux États-Unis n'a nui aux affaires de ses enfants : les nombreux Vallé sont les plus riches habitants de Sainte-Geneviève; que Rozier s'y intègre signale à la fois sa propre réussite et la capacité d'absorption des élites créoles, leur capacité à se renouveler par une francophonie qu'en ce tout début de XIX<sup>e</sup> siècle ils ne sont pas encore prêts à abandonner. Et Rozier n'est pas un cas isolé. La tante de son épouse Constance se nomme Ursule Barbeau : belle-sœur de Jean-Baptiste Vallé, elle épouse elle-même le 15 septembre 1804 Jacques Guibourd de Luzinai, un réfugié de Saint-Domingue qui s'est installé en Louisiane espagnole avec ses esclaves et y est demeuré sous le régime américain. C'est sans doute lorsqu'il a demeuré à Sainte-Geneviève, entre 1799 et 1802, qu'il s'est lié au large réseau des Vallé<sup>25</sup>.

<sup>24</sup> Missouri History Museum (ci-après MHM), Rozier Family Papers, Box 1, folder 1, Ferdinand Rozier à François Rozier, 20 septembre 1814.

<sup>25</sup> MHM, Louis Guibord Collection, folder 3, Pierre Provençère à Jacques Guibourd, 2 mars 1809.

Il y a plus : lorsque Firmin Desloges quitte la France en octobre 1822, c'est avec de précieux papiers que lui a confiés François Rozier, le frère de Ferdinand ; ils concernent la succession de la « veuve Guibourd », dont le notaire est un cousin nantais, Théophile Chanceaulme<sup>26</sup>. Cette « veuve Guibourd » n'est autre qu'Ursule Barbeau : Rozier arrive donc dans la vallée du Mississippi en terrain connu, et son intégration à la famille Vallé tient à des logiques atlantiques autant que créoles.

Cette intégration se poursuit, et d'une manière qui ne manque pas d'impressionner. En effet, entre 1814 et 1833, Ferdinand et Constance ont dix enfants, qui vivent tous suffisamment longtemps pour fonder à leur tour une famille<sup>27</sup>. Six d'entre eux épousent des membres du réseau Vallé : François, Félix et Adolphe se marient avec trois filles de Jean-Baptiste Vallé (mais de deux mariages différents) ; Firmin avec une fille de François Vallé ; Marie épouse Charles Hertich, petit-fils de Marie-Louise Vallé ; Charles, enfin, convole avec Émilie La Grave, fille de Marie Vallé. Les quatre autres rejetons choisissent au sein de l'éventail des autres possibles régionaux : Jules prend pour épouse Émilie Pratte, d'une autre grande famille créole ; Félicité, elle, épouse un migrant allemand, Frederik Flamm ; seuls Ferdinand et Amable épousent des Anglo-Américaines, en l'occurrence Harriet Brady et Lavinia Skewes.

Le tout a une fonction : le renforcement endogamique du réseau commercial et de l'emprise sur la région. Une simple plongée dans les affaires de Ferdinand Rozier et dans celles de son neveu Firmin Desloges montre à quel point elles sont d'abord liées à l'univers francophone, et ce, quelle que soit l'échelle, locale, nord-américaine ou atlantique. Localement, Rozier est associé aux Vallé, bien sûr, et aux Janis, qui leur sont apparentés ; on le voit également commercer en français avec Pierre Bolduc<sup>28</sup>. Par les Guibourd, il peut se lier aux familles de Saint-Louis, qu'elles soient créoles ou de migration plus récente – mais, à Saint-Louis comme à Sainte-Geneviève, toutes ces familles sont liées entre elles – comme les Émigrés Provençère ou de Mun. À Sainte-Geneviève, Rozier

---

<sup>26</sup> MHM, Joseph Desloges Collection, Box 2, correspondance, vol. 1, François Rozier à Firmin Desloges, octobre 1822 et 25 octobre 1822.

<sup>27</sup> Les éléments généalogiques sont issus de Mary Rozier Sharp et Louis J. Sharp III (1981).

<sup>28</sup> MHM, Amoureux-Bolduc Papers, Box 1, folder 1, factures de 1821 et 1822.

fréquente Mathurin-Michel Amoureux, négociant lorientais passé, lui aussi, par le Kentucky et que la famille nantaise de Rozier connaît bien<sup>29</sup>. Ce dernier est au centre d'un arc continental qui court de Philadelphie et New York d'un côté, à La Nouvelle-Orléans de l'autre. Dans chacun de ces pôles, ce sont des familles marchandes françaises et profondément atlantiques, enracinées dans une histoire longue, qui servent de relais (Polfliet, 2013) : en Louisiane, Jean Mager joue le rôle d'intermédiaire notamment pour le commerce du plomb, envoyé là par un Créole, Ste-Gemme<sup>30</sup>; le cousin Amédée Belloc fait de même tant qu'il est à La Nouvelle-Orléans, comme un certain Garnier, que Rozier semble connaître depuis Nantes; à New York, les Viel ou les Philippon font la même chose<sup>31</sup>.

Ce que souhaite Rozier pour ses deux fils aînés rejoint cette continuité atlantique de la famille. Les établissements d'éducation font défaut dans le Missouri, aux yeux d'un homme qui rêve encore d'excellence française. Ferdinand (né en 1814) passe bien quelque temps au séminaire Sainte-Marie des Barrens, fondé par les lazaristes en 1818, à quelques kilomètres de Sainte-Geneviève<sup>32</sup>, mais cela ne peut suffire. Avec son frère François (né en 1816), il est conduit en France en 1825 par son père, qui fait à l'occasion sa seule visite transatlantique. Rozier confie ses fils aux soins de son frère aîné, et ils font leur scolarité à l'École des arts et métiers d'Angers. Les deux garçons sont bilingues quand ils quittent les États-Unis<sup>33</sup>, et l'objectif est curieusement de les former en France aux réalités américaines :

prenez-en vue seulement le pays pour lequel ils sont destinés il leur faut une education générale sans être trop approfondie, avoir une idée des arts et metiers, ainsi que l'agriculture et la Botanique, les mathématiques bien savoir leurs langues anglaise et française et une idée du commerce<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> MHM, Rozier Family Papers, Ferdinand Rozier à François Rozier, 4 juillet 1816.

<sup>30</sup> MHM, Henry Rozier ledger. Le registre n'a été utilisé que tardivement par Henry Rozier : il a appartenu d'abord à Ste-Gemme, qui l'a tenu de 1829 à 1841.

<sup>31</sup> MHM, Rozier Family Papers, Ferdinand Rozier à François Rozier, 21 mars 1824, 24 mars 1826, 9 juillet 1827.

<sup>32</sup> DePaul University Archives, John T. Richardson Library, Special Collections, DeAndreis Rosati Memorial Archives, St Mary's of the Barrens Seminary Records, Box 37, folder 1, registres des étudiants.

<sup>33</sup> MHM, Rozier Family Papers, Ferdinand Rozier à François Rozier, 21 mars et 20 mai 1824.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 28 septembre 1825.

Ferdinand va jusqu'à recommander à son frère de prendre garde à ce que ses fils ne « perdent pas la prononciation<sup>35</sup> » de leur anglais. Que font-ils de cette injonction au bilinguisme ? Elle semble de toute évidence asymétrique, car les deux langues n'ont pas la même fonction : l'anglais est la langue du commerce et celle du pays, le français celle des réseaux familiaux. Et encore est-il difficile de tracer l'histoire de l'usage familial du français. Ferdinand père maintient vivant le français, mais ses enfants, même mariés en majorité dans des réseaux *a priori* francophones, ont une pratique différente. Le manque d'écrits du for privé ne permet pas d'en mesurer toutes les dimensions : hormis les deux aînés, les enfants sont tous scolarisés exclusivement dans des établissements catholiques anglophones locaux, et l'ensemble des archives conservées de la première génération des Rozier nés en Amérique est de langue anglaise, mais il ne s'agit que d'archives professionnelles. La correspondance de Firmin Desloges, en revanche, a été conservée : avec son oncle Ferdinand comme avec les membres de sa famille demeurés en France, le français est la seule langue d'usage. Mais hors de ce cercle, c'est l'anglais qui relève de l'évidence, d'autant plus que Desloges a fait le choix inverse de celui de son oncle en épousant une Anglo-Américaine, Cynthia MacIlvaine, qui ne parle pas un mot de français. C'est à ce moment-là, en 1832, qu'il écrit à son beau-frère, Prudent Crouan, qu'il ne faut espérer aucun retour de sa part, qu'il est devenu citoyen américain et est attaché à sa patrie d'adoption<sup>36</sup>. Il effectue comme une sortie volontaire de toute communauté francophone. Les enfants Rozier l'expérimentent sans doute également, à leur manière, dans un monde en changement où l'anglicisation est la règle, au moins pour les affaires publiques.

Ainsi, le 30 janvier 1837 sont approuvés les statuts de la toute nouvelle compagnie « Mine a la Motte and Mississippi Rail Road », chargée de construire un chemin de fer du fleuve à la zone minière. Les premiers actionnaires en sont « John Baptiste Valle, Joseph Pratte, F[elix] Valle, and Bartholomew St. Gemme », tous quatre parfaits francophones, issus du monde créole<sup>37</sup>. Parmi les commissionnaires, on compte Ferdinand

<sup>35</sup> *Ibid.*, 12 novembre 1825.

<sup>36</sup> MHM, Joseph Desloges Collection, Box 2, Correspondance, vol. 2, Joseph Desloges à Prudent Crouan, 7 mai 1832.

<sup>37</sup> Acte d'incorporation de la société, « An Act to incorporate the Mine a La Motte and Mississippi Rail Road Company », dans *Laws of the State of Missouri, passed at the First*

Rozier. Mais quelle langue est utilisée dans les réunions de la compagnie ? Aucun document n'en porte la trace, mais il est fort possible que le français ne soit déjà plus la seule langue pratiquée entre ces hommes. Quelques années plus tard, en 1846, la première école publique de Sainte-Geneviève est fondée. Les directeurs élus en sont Éloy Lecompte, Félix Vallé, Eugène Guibourd, Charles Rozier et Ichabod Sargeant : deux Créoles, un fils de réfugié de Saint-Domingue, un fils de Ferdinand Rozier et un Anglo-Américain mais au profil particulier. Le docteur Sargeant a en effet marié sa fille Isabelle à François Vallé ; elle est donc belle-sœur également de François Rozier : entrent en considération dans cette union, sans doute, des considérations sociales plus que linguistiques, puisqu'il s'agit, somme toute, d'intégrer les élites locales. Mais Sargeant doit parler quelque peu le français. Or, cette fois, les archives de l'école sont là pour témoigner : tout se déroule en anglais – encore qu'on ne puisse pas être complètement sûr que les débats n'aient pas lieu dans les deux langues avant d'être retranscrits en anglais seul<sup>38</sup>. Mais, en tout état de cause, cela ne ferait que refléter un changement profond de modèle. Ferdinand Rozier est issu de dynamiques atlantiques à l'âge du commerce et des révolutions. Firmin Desloges et les enfants Rozier sont les représentants de l'âge des nations, dont les dynamiques sont tout autant internationales que les précédentes, mais aboutissent à des résultats fort différents, puisqu'on est dès lors en présence d'élites locales américaines, de notables de province, si l'expression peut être transposée dans le contexte étatsunien. Ce ne sont plus des marchands français qui servent de relais aux Rozier, mais des grossistes anglo-américains de Philadelphie et de Pittsburg<sup>39</sup>, et c'est bien dans la politique locale – du côté des Démocrates – que les Rozier vont s'impliquer dans les années 1850.

Que conclure de cette marche rapide au fil de quelques décennies de l'histoire de Ferdinand Rozier, de son neveu et de ses enfants ? D'abord, pour ce qui est de la méthodologie, il semble que l'approche

---

*Session of the Ninth General Assembly, begun and held at the City of Jefferson, 2<sup>e</sup> éd., Saint Louis, Chambers and Knaff, 1841, p. 260-263, [En ligne], [https://archive.org/stream/lawsofstateofmis1841miss#page/n5/mode/2up].*

<sup>38</sup> State Historical Society of Missouri, R0021, Sainte Genevieve (Mo), School Board. Minute book ; 1851-1885.

<sup>39</sup> Voir les factures conservées en très grand nombre dans deux fonds : Historical Society of Pennsylvania, Francis C. Rozier Papers, 1841-1857 ; Senator John Heinz History Center (Pittsburg), Francis C. Rozier and Co Papers, 1843-1853.



microhistorienne par le récit de vie offre effectivement une porte d'entrée efficace vers une histoire globale, puisqu'elle permet d'emboîter les échelles et de scruter en quoi les individus relèvent de plusieurs logiques sociales et spatiales simultanées. Elle présente en plus l'avantage certain d'éviter les taxonomies trop rigides pour privilégier la fluidité de configurations sociales entrecroisées et évolutives. Le revers de la médaille est, d'une part, qu'elle laisserait croire que tout est possible à l'individu qui n'aurait qu'à jouer et à se jouer des dites configurations et, d'autre part, qu'elle risque de faire renoncer à décrire et à analyser les sociétés, puisque celles-ci finiraient par se dissoudre dans la multiplicité des possibles individuels.

Dans le cas présent, il faut avant tout signaler que l'enquête, à ce stade, est inachevée. L'utilité heuristique du cas Rozier ne peut être réelle que par un surcroît de contextualisation et de quantification, même si celle-ci est ardue pour les objets en question. Ce que les pages qui précèdent ont mis au jour, ce sont des bribes de mécanismes, des questions à poser autour de certaines lignes de force : d'abord quant à la nature des mobilités francophones dans les vallées de l'Ohio et du Missouri, au croisement de dynamiques continentales et atlantiques avec ces Canadiens descendant vers le « corridor créole », ces Français attirés par les promesses du premier Ouest étatsunien, ces Émigrés et autres réfugiés de Saint-Domingue, sans compter, même si je ne les ai pas évoqués ici, quelques Suisses, par exemple, tout autant locuteurs du français. C'est un monde en mouvement qu'il faut découvrir, animé aussi bien par les révolutions que par le commerce. Ensuite, à propos du fonctionnement de ce monde et des solidarités qui s'y manifestent : la francophonie est-elle le seul élément qui réunit ces hommes et ces femmes, ou ne peut-on pas déceler des logiques qui l'emportent sur le fait linguistique ou qui s'y entrecroisent – sans même évoquer ceux qui n'ont que faire de la solidarité linguistique –, comme la religion, les structures sociales (on n'a guère rencontré dans ces pages que des membres de l'élite) ou les réseaux régionaux préexistants ? Il faut donc interroger ce qui lie, dans deux sphères privées et professionnelles sans cesse mêlées, les nouveaux arrivants et les Créoles (la situation est évidemment différente dans le Kentucky, où ces derniers sont rarissimes, et dans le Missouri, où ils abondent). Il faut aussi explorer la place de la langue et de l'identité françaises dans cet échange. Enfin, il faut revenir, comme nous y invitent les choix des enfants Rozier et de Firmin Desloges, sur l'abandon du français et sur ce qu'il signifie, de nouveau en interrogeant les échelles,

puisqu'il constitue un acte individuel et familial, certes, mais à replacer dans une économie locale et dans la mutation des logiques globales qui ont mené Ferdinand Rozier à Sainte-Geneviève : le marchand atlantique a généré des notables missouriens.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### SOURCES

#### Manuscrits

Archdiocese of Louisville Records (University of Notre Dame)

Journal de M<sup>re</sup> Benoît-Joseph Flaget

Archives de la Maison des Chartreux (Lyon, France)

Journal de M<sup>re</sup> Benoît-Joseph Flaget

Archives des Sœurs de la charité de Nazareth (Sister of the Charity of Nazareth)

(Nazareth, Kentucky)

Registre des élèves

DePaul University, Special Collections and Archives (Chicago)

DeAndreis-Rosati Memorial Archives, Saint Mary's of the Barrens Seminary  
Records

Filson Historical Society (Louisville, Kentucky)

Barbaroux Family Papers, Mss A B229

Beall Booth Family Papers, Mss A B365

John James Audubon Papers, Mss A T742

Tarascon, Louis, Journal, 1799, Mss A T177

Tardiveau, Barthélémy, letters, Special Collection : C T

Founders Online [site Web], [<https://founders.archives.gov>]

The Adams Papers

Historical Society of Pennsylvania (Philadelphie)

Francis C. Rozier Papers, 1841-1857

Kentucky Historical Society (Frankfort)

Jefferson County Tax Records

Missouri History Museum (St. Louis)

Amoureux-Bolduc Papers

Joseph Desloges Collection

Louis Guibord Collection

Rozier Family Papers

Senator John Heinz History Center (Pittsburg)  
Francis C. Rozier and Co Papers, 1843-1853  
State Historical Society of Missouri (Columbia)  
Sainte Genevieve (Mo), R0021

## Imprimé

STATE OF MISSOURI (1841). « An Act to incorporate the Mine a La Motte and Mississippi Rail Road Company », dans *Laws of the State of Missouri, passed at the First Session of the Ninth General Assembly, begun and held at the City of Jefferson*, 2<sup>e</sup> éd., Saint Louis, Chambers and Knaff, 1841, p. 260-263, [En ligne], [<https://archive.org/stream/lawsofstateofmis1841miss#page/n5/mode/2up>].

## LIVRES ET ARTICLES

- ANDRADE, Tonio (2011). « A Chinese Farmer, Two African Boys, and A Warlord: Toward a Global Microhistory », *Journal of World History*, vol. 21, n° 4 (2011), p. 573-591.
- BLAUFARB, Rafe (2005). *Bonapartists in the Borderlands: French Refugees and Exiles on the Gulf Coast, 1815-1835*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press.
- BUEL JR, Richard (1998). *In Irons: Britain's Naval Supremacy and the American Revolutionary Economy*, New Haven, Yale University Press.
- COVO, Manuel (2013). *Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue, entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804)*, thèse de doctorat (histoire), Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- DEPERNE, Marcel (2015). *Une famille française à l'époque des révolutions atlantiques : Charlotte, Edme, Waldemard... la famille Mentelle entre France et Kentucky (1789-1844)*, mémoire de master 2, La Rochelle, Université de La Rochelle.
- DICHTL, John R. (2008). *Frontiers of Faith: Bringing Catholicism to the West in the Early Republic*, Lexington, The University Press of Kentucky.
- DIN, Gilbert C. (2009). « Empires Too Far: The Demographic Limitations of Three Imperial Powers in the Eighteenth-Century Mississippi Valley », *Louisiana History*, vol. 50, n° 3 (été), p. 261-292.
- DUPRE, Huntley (1941). « The French in early Kentucky », *The Filson Club Quarterly*, vol. 15, n° 2 (avril), p. 77-104.
- EKBERG, Carl J. (1998). *French Roots in the Illinois Country: The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press.
- EKBERG, Carl J. (2002). *François Vallé and his World: Upper Louisiana before Lewis and Clark*, Columbia, University of Missouri Press.
- EKBERG, Carl J. (2014 [1985]). *Colonial Ste. Genevieve: An Adventure on the Mississippi Frontier*, Carbondale, Southern Illinois University Press.
- FORD, Alice (1964). *John James Audubon*, Norman, University of Oklahoma Press.
- GITLIN, Jay (2009). *The Bourgeois Frontier: French Towns, French Traders, and American Expansion*, New Haven, Yale University Press.

- HERRICK, Francis Hobart (1917). *Audubon the Naturalist: a History of his Life and Time*, New York, Appleton, 1917, 2 vol.
- LAMOREAUX, Naomi R. (2006). « Rethinking Microhistory: A Comment », *Journal of the Early Republic*, vol. 26, n° 4 (hiver), p. 555-561.
- MARZAGALLI, Sylvia (2015). *Bordeaux et les États-Unis, 1776-1815 : politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Genève, Droz.
- MEYER, Jean (1958). « Les forges de la région de Châteaubriant à l'époque révolutionnaire (1789-1801) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 65, n° 3, p. 361-394.
- NOBLES Gregory (2017). *John James Audubon: the Nature of the American Woodsman*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- PANGBURN, Richard L. (1985). « Michael Lacassagne », *The Filson Club History Quarterly*, vol. 59 (juillet), p. 368-370.
- PERKINS, Elizabeth A. (1991). « The Consumer Frontier: Household Consumption in Early Kentucky », *Journal of American History*, vol. 78, n° 2 (septembre), p. 486-510.
- PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier (1996). *L'argent de la traite : milieu négrier, capitalisme et développement : un modèle*, Paris, Aubier.
- POLFIET, Marieke (2013). *Émigration et politisation : les Français de New York et La Nouvelle-Orléans dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (1803-1860)*, thèse de doctorat (histoire), Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis.
- REVEL, Jacques (dir.) (1996). *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard et Le Seuil.
- RHODES, Richard (2004). *John James Audubon: The Making of an American*, New York, Alfred A. Knopf.
- RICE, Howard C. (1938). *Barthélémy Tardiveau, A French Trader in the West: Biographical Sketch, Including Letters from B. Tardiveau to St. John de Crèvecoeur*, Baltimore, Johns Hopkins Press.
- ROTHSCHILD, Emma (2011). *The Inner Life of Empires: An Eighteenth-Century*, Princeton, Princeton University Press.
- ROUZEAU, L. (1967). « Aperçus du rôle de Nantes dans la guerre d'indépendance d'Amérique (1775-1783) », *Annales de Bretagne*, t. 74, n° 2, p. 217-278.
- ROZIER SHARP, Mary, et Louis J. SHARP III (1981). *Between the Gabouri: A History of Ferdinand Rozier and "nearly" all his Descendants*, [s. é.], Sainte-Geneviève.
- SALAFIA, Matthew (2013). *Slavery's Borderland: Freedom and Bondage along the Ohio River*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- SANFILIPPO, Matteo (2012). « Les immigrants franco-européens », dans Yves Frenette, Étienne Rivard et Marc St-Hilaire (dir.), *La francophonie nord-américaine*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 83-88.
- SAUGERA, Eric (2011). *Reborn in America: French Exiles and Refugees in the United States and the Vine and Olive Adventure, 1815-1865*, Tuscaloosa, University of Alabama Press.

- SCHROEDER, Walter A. (2002). *Opening the Ozarks: A Historical Geography of Missouri's Ste. Genevieve District, 1760-1830*, Columbia, University of Missouri Press.
- STEPENOFF, Bonnie (2006). *From French Community to Missouri Town: Ste. Genevieve in the Nineteenth Century*, Columbia, University of Missouri Press.
- TRIVELLATO, Francesca (2011). « Is There a Future for Italian Microhistory in the Age of Global History? », *California Italian Studies*, vol. 2, n° 1, [En ligne], [<http://escholarship.org/uc/item/0z94n9hq>] (3 octobre 2015).
- VILLERBU, Tangi (2016). « Réseaux marchands et chaînes migratoires : entre Nantes et la vallée du Mississippi, fin 18<sup>e</sup>-début 19<sup>e</sup> siècle », *Enquêtes et Documents*, n° 54, p. 61-80.
- YATER, George H. (2001). « Lacassagne, Michael », dans John E. Kleber, *et al.* (dir.), *The Encyclopedia of Louisville*, Lexington, The University Press of Kentucky, p. 496.